

## HUMEUR

### Les Kennedy ou la légende des siècles

« Il n' y a rien de pire qu'un leader sympathique qui soit un mauvais dirigeant. »

José-Maria AZNAR

La mort d'Edward Kennedy, ultime rejeton d'une famille qui compta deux frères assassinés, a été accueillie dans les transes et les spasmes d'une fièvre nourrie d'émotions cosmétiques, toujours préférées à la vérité historique. On a d'ailleurs tout entendu, à cette occasion, avec une pointe d'hyperbole, quand les medias saluent *le milliardaire du peuple*, relayées par Obama qui lui délivre un brevet de *champion des démunis*.

Comme dans la tragédie antique, faut-il s'en remettre au chœur des vierges, trop agité pour être vrai ? Car la vraie vérité sur le dernier Kennedy est forcément autre, plus prosaïque et moins encline au rêve. Elle est celle que Ted Kennedy, déjà sénateur, bien sûr, le plus jeune et le plus fringant du Capitole, forge dans cette nuit moite de juillet 1969 et dont se souviennent ceux qui, déjà, arpentaient l'Amérique et dévoraient la presse. On avait alors tout le loisir de suivre le feuilleton fatal à la réputation de Kennedy, révélé comme un couard, un lâche, pis, un menteur. Jour après jour, les journaux relataient par le menu cette soirée chaude qui voit un Kennedy éméché rentrer chez lui au petit matin, manquer un virage, plonger dans le lagon de Chappaquiddick et abandonner sa passagère qui se noie dans quarante centimètres d'eau. Le brillant sénateur ne s'en préoccupe pas et file chez lui, prendre un sommeil réparateur, avant de prévenir, enfin, la police. À la couardise, Ted Kennedy ajoutait le mensonge pour justifier la non-assistance à personne en danger.

Si les cousettes et midinettes de la terre entière n'ont toujours pas compris, les électeurs américains, eux, s'en souviendront, comme le procureur californien des turpitudes trentenaires de Polanski, et lui refuseront l'investiture à la présidentielle de 1980, pour finalement plébisciter celui que les medias européens s'obstineront à qualifier d'acteur de série B, Ronald Reagan.

Mais cette pusillanimité de Ted Kennedy, péché mortel ou tare familiale ? Le 20<sup>ème</sup> anniversaire de la chute du Mur de Berlin aide à répondre. John Kennedy, élu à la Maison Blanche, le 3 novembre 1960, est investi le 3<sup>ème</sup> lundi de janvier 1961 et rencontre Nikita Khrouchtchev à Vienne, un mois plus tard. Le moujik ukrainien veut le sonder sur sa politique étrangère et d'abord sa détermination à sauvegarder le statut quadripartite de Berlin que le régime Est-allemand voudrait remettre en cause pour endiguer l'hémorragie de population vers la RFA. Berlin, ville libre ? Moscou hésite mais Kennedy semble incertain. Il en faut moins pour lever les hésitations de Khrouchtchev qui rentre, persuadé de l'inertie de l'Amérique. Feu vert est aussitôt donné au gouvernement Est-allemand pour enfermer Berlin-Ouest dans un enclos de cent-soixante-dix kilomètres qui durera vingt-huit ans.

Qui est responsable, en ce 20<sup>ème</sup> anniversaire de la disparition du mur, si ce n'est celui dont Monsieur K dira en quittant Vienne : « C'est un gamin ». Il aurait dit de l'autre Kennedy : « Un couard ! »